

L'infirmière s'approcha d'Ismérie, lui fit prendre quelques gouttes d'une portion fortifiante.

Elle ne parla plus pendant un temps très long.

Le docteur passa. Pascal le rejoignit. Plus rien n'était à tenter. L'anémie était à sa dernière limite. La fièvre de la vieille devait être fatalement suivie de cet état de prostration. "Lampe sans huile !" conclut l'homme de l'art en s'approchant d'un autre lit.

Une partie de la journée s'écoula de la sorte. Pascal priait au chevet de cette couche de prison, dont sa présence adoucissait l'horreur.

L'infirmière allait et venait, sans bruit, d'une malade à l'autre, s'arrêtant pour une dizaine de rosaires près de celle qui n'avait plus besoin que de prières.

Quand le crépuscule assombrissait encore la clarté blafarde de cette salle funèbre, Ismérie Morin étendit tout à coup ses bras dans le vide.

Ses yeux agrandis semblèrent regarder au loin la plus belle, la plus radieuse vision.

Sa voix s'éleva, vibrante, étrange.

— Juliette ! ô Juliette !...

Avec ce cri s'en alla vers le ciel l'âme de la pauvre mère.

XI

Une grande animation régnait à la Verrerie Forster. Il s'agissait de recevoir Mme Forster.

Cette décision avait été prise assez inopinément et de la façon la plus naturelle.

Depuis que le scrupule de conscience de miss Barbara avait engagé l'égoïsme chronique de Mme Forster dans la voie de la générosité et de la légalité, la vieille dame avait entretenu une correspondance assez intermittente avec ses neveux de la Verrerie.

Lorsque la grandeur d'âme de Pascal de Guerras eut brusquement changé ses projets, en les faisant se reporter sur Laurent, elle prit plus d'intérêt à ce qui pouvait se passer à la Verrerie Forster, ce berceau de la famille, dont son défunt mari lui avait si souvent fait la description, et qu'elle-même avait entrevu lors de son mariage.

Laurent, dont le séjour au Corsier paraissait devoir être définitif, lui assurait vainement que le vieux logis était méconnaissable.

— Sabine est une châtelaine, disait-il, dont les élégances provinciales ne dépareraient pas celles du Casino de Beau-Rivage.

— J'irai la voir, dit-elle un jour.

Laurent n'eut garde de rapporter ce mot à sa sœur dont il était grandement heureux d'être éloigné ; mais sa discrétion ne lui servit guère.

Sabine, s'imagina donc d'éblouir la vieille dame par l'étalage d'une opulence qu'elle payait chèrement en la personne de son mari, et l'invita de la manière la plus courtoise, la plus pressante, à faire, avant la mauvaise saison, le voyage du Dauphiné.

Son invitation tomba tout à point sur la mauvaise humeur de Mme Forster, contrainte par les premiers froids à rester claquemurée au Corsier, pour lui faire entrevoir un déplacement agréable dans un climat moins rigoureux.

Un peu fantasque, comme on l'a vu, et point trop fâchée d'étudier cette belle Sabine dont son neveu Pascal lui avait dit merveille.

Elle avait aussi pour principe que les voyages longtemps médités ne réussissent pas, si bien que, deux lettres à peine échangées avec Sabine, elle débarquait à la Verrerie quelques jours après le départ de Pascal et de Juliette pour Clermont.

Miss Barbara l'accompagnait naturellement, et Laurent n'était pas médiocrement fier d'être le cavalier d'une douairière dont il devait hériter et d'une ravissante personne pour laquelle il perdait l'esprit.

Ce fut ce que Sabine constata dès le premier jour, avec un mécontentement très vif.

— Vous portez votre bonheur avec trop d'insolence, mon cher, lui dit-elle seulement le soir de son arrivée ; cela n'est ni spirituel, ni prudent.

Laurent reçut l'algarade sans sourciller. Depuis qu'un sentiment nouveau, très puissant, avait germé dans ce qui lui restait de cœur, il se croyait capable de résister à tous les chocs.

Il eût certainement bien préféré que ce rapprochement n'eût pas eu lieu ; mais, la chose faite, il se composa sans trop de peine une philosophie pratique que son séjour à la Verrerie devant lui donner très fréquemment l'occasion de développer.

La première qui se présenta fut le retour de Pascal, qu'il avait d'excellentes raisons de redouter presque à l'égal de sa sœur.

Au train nomade dont vivait M. de Guerras.

Le jeune homme sentait, mieux que personne, la nécessité de faire trêve à ses déplacements incessants et de reprendre la vie de palais laborieuse et lucrative.

Aussi le voyage de Vienne, qu'il entreprenait pour la troisième fois, lui semblait-il devoir être le dernier. Il venait s'acquitter d'une dette sacrée, en réglant le sort de l'orpheline que la Providence avait mise en ses mains, et dont il ne croyait pas pouvoir disposer seul sans blesser les convenances.

Il avait dit à Ismérie mourante, qui lui donnait sa fille : " Je la prends : " mais, pour cette œuvre, il voulait s'unir à Sabine, et non point la dépouiller.

Sa surprise fut extrême, en débarquant à la Verrerie, d'y trouver sa tante et miss Barbara empressées à lui souhaiter la bienvenue. La première paraissait ravie de revoir, sans l'avoir cherché, un parent qu'elle estimait fort ; la seconde se contenta de témoigner sa secrète satisfaction par une rougeur expressive qui ajoutait à sa beauté le charme de la pudeur.

Ces dames s'informèrent de cette belle fillette, toute de noir vêtue, qui suivait Pascal comme son ombre et semblait vivre sous son regard comme une fleur sous un rayon de soleil.

— C'est ma petite amie Juliette, dit-il avec quelque embarras, car l'œil noir de Sabine se fixait sur lui, très impérieux, pour l'obliger au silence.

Miss Barbara avait aussitôt retrouvé le souvenir du Rhône que Pascal lui avait, un soir, raconté.

— Ah ! s'écria-t-elle, la chère petite ! Je sais son histoire, et je l'aime déjà.

Elle attira la fillette par un geste caressant et l'embrassa avec une si charmante bonne grâce, que Pascal en fut étrangement touché.

Il pensa que, depuis cinq ans, Juliette n'avait pas reçu de caresse aussi sincère que celle de cette étrangère qui la voyait pour la première fois.

— Voilà une petite fille très favorisée, dit Sabine avec un sourire contraint ; elle fait des conquêtes avec un regard, et je sais un bel avocat qui, pour elle, abandonne le palais, les clients, le travail et ne songe qu'à la distraire par des voyages et des plaisirs.

Pascal, si bien disposé qu'il fût à tout excuser chez sa cousine, se révolta sous la piqure.

— Vous vous trompez, Sabine, répondit-il un peu plus vivement qu'il ne le voulait ; je viens de faire pour cet enfant un voyage de conscience dont le dénouement, que je vous ai fait connaître par lettre, devrait retenir la raillerie sur vos lèvres. Cette enfant est tombée malade, un peu par ma faute peut-être, pour l'avoir laissée trop longtemps exposée à une température froide, sur un plateau élevé ; je l'ai soignée, maladroitement sans doute, comme un garçon pour le faire ; je l'ai guérie pourtant, et je vous la ramène au bout de quelques jours, non pour escamoter contre votre esprit, mais pour régler son sort avec votre cœur.